



# Raconter par innutrition : usages du fait divers dans Chronique japonaise de Nicolas Bouvier

Gilles Louÿs

## ► To cite this version:

Gilles Louÿs. Raconter par innutrition : usages du fait divers dans Chronique japonaise de Nicolas Bouvier. Intercâmbio : Revue d'Études Françaises=French Studies Journal, 2018, 11. hal-02289322

**HAL Id: hal-02289322**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-02289322>**

Submitted on 16 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

# RACONTER PAR INNUTRITION : USAGES DU FAIT DIVERS DANS

## CHRONIQUE JAPONAISE DE NICOLAS BOUVIER

Article publié dans la revue *Intercambio*, n°11, 2018 :

<https://ojs.letras.up.pt/index.php/int/article/view/5176>

Gilles LOUÏS

Université Paris Nanterre

Centre des Sciences des littératures en langue française (CSLF, EA 1586)

[glouys@parisnanterre.fr](mailto:glouys@parisnanterre.fr)

### Résumé :

Choses vues, anecdotes, proverbes, faits divers : les récits de voyage sont tissés de ces éléments discursifs dans lesquels André Jolles voyait des « formes simples ». Parmi ceux-ci, le fait divers joue un rôle particulier : étroitement associé au réel dont il dit des particularités mémorables, il s'en détache aussi en tant que forme signifiante, certes intégrée au monde des médias, mais également susceptible de s'autonomiser en tant que structure close (Roland Barthes), apte à dire le monde. Le présent article analyse la façon dont Nicolas Bouvier utilise dans *Chronique japonaise* ce matériau discursif : depuis la simple insertion, sous forme de citation, jusqu'à son absorption complète dans le récit que fait Bouvier de son expérience personnelle du Japon, le fait divers apparaît comme un matériau protéiforme, apte, tout à la fois, à inspirer, nourrir et même informer par endroits le récit viatique.

*Title : Telling with “innutrition” : using the “fait divers” in Nicolas Bouvier’s Japanese Chronicles*

*Abstract : Things seen, anecdotes, sayings, “faits divers” : travel narratives are made with these forms of speech in which André Jolles saw elementary forms. The “fait divers” as elementary form has a particular function : as memorable form it is related with reality ; it is meaningful by itself as well, included into the media world, but can be detached as a closed structure (Roland Barthes) with the ability to say the world. This paper analyzes the different ways in which Nicolas Bouvier uses the “fait divers” in his Japanese Chronicles : from the simple quotation to the complete absorption in Nicolas Bouvier’s Japanese chronicles, the “fait divers” appears as a shape-shifting matter with the ability to inspire, feed and even form the travel narrative.*

### Mots clés :

Nicolas Bouvier/ *Chronique japonaise*/ récit de voyage/ fait divers/ innutrition

*Keywords : Nicolas Bouvier/ Japanese Chronicles/ travel narrative / « fait divers »/ « innutrition »*

Quand Nicolas Bouvier débarque au Japon pour la première fois le 20 octobre 1955, au terme d'un long voyage à bord du *MM Cambodge* – pour l'essentiel passé dans les soutes à dégraisser des lèchefrites au jet de vapeur – l'air de Yokohama lui fait l'effet d'une coupe de champagne. Il faut dire que notre jeune Genevois – il a tout juste vingt-six ans – revient de loin. Après avoir jeté sa gourme durant le voyage de dix-huit mois qui l'a mené de Genève jusqu'à Kaboul en compagnie de son ami Thierry Vernet, il s'est aventuré seul sur les routes de l'Inde, descendue du Nord au Sud à bord de son invraisemblable Fiat Topolino, puis échoue à Ceylan (l'actuel Sri Lanka), dans la petite ville de Galle où il restera en calmar durant sept longs mois, malade, dépressif, sombrant dans l'hallucination, persuadé d'être victime de magie noire. De fait, il lui faudra plus de vingt ans pour parvenir à se libérer de cette traumatisante expérience à travers le « petit conte noir tropical » (Bouvier, 2004 : 1330) qu'il publiera en 1981 sous le titre *Le Poisson-Scorpion*. On conçoit donc qu'en débarquant dans ce monde « camus » (Bouvier, 2004 : 577) étourdissant de complexité, mais qui parle d'abord aux sens, où tout est radicalement autre, frais, naïf, réjouissant, à une époque où le Japon reste encore pour les Européens un pays hors des routes communes et passablement énigmatique, notre voyageur ressent l'ivresse de la découverte. Ajoutons que c'est un pays en pleine mutation, qui se relève tout juste de la guerre, mais où le Japon d'antan reste encore présent malgré l'intrusion accélérée de la société de consommation : en témoigne ce pittoresque *Yamishibai San* (« Monsieur Théâtre-en-papier », *id.* : 579) qu'évoque Bouvier lors de son séjour de 1955, qui est un de ces vieux métiers de rue déjà en voie de disparition, et qu'il ne retrouvera plus lors de ses séjours ultérieurs au Japon.

Mais comment transmettre cette découverte ? Comment dire un pays, une culture dont l'éloignement vous inspire à la fois humilité et jubilation, dans l'apprentissage de ses codes les moins apparents ? Dans quelles ressources puiser ? Sur le long chemin de son initiation au Japon, notre voyageur peut certes compter sur ses propres impressions et ses rencontres : l'une d'elle, en particulier, permet à Nicolas Bouvier de transmettre le très émouvant témoignage, tout en retenue, d'un rescapé d'Hiroshima, et de donner un aperçu des souffrances du peuple japonais dans l'immédiat après-guerre. Il peut également s'appuyer sur son initiation à la langue japonaise et à ses proverbes, qui parsèment *Chronique japonaise* comme autant de petits cailloux blancs. Mais il a aussi et d'abord à sa disposition de l'imprimé : les textes sacrés du Japon, d'une part, les relations des premiers voyageurs européens au Japon, de l'autre, et puis les auteurs japonais eux-mêmes, à commencer par le célèbre Bashō, lui-même poète voyageur, les ethnologues aussi (Ruth Benedict), et même les

romans exotiques européens du début du XX<sup>e</sup> siècle (Thomas Raucat<sup>1</sup> et son *Honorable partie de campagne* [1924]), ou encore les incontournables guides touristiques, évidemment, mais aussi et peut-être surtout les journaux japonais et leurs faits divers, dont la lecture accompagne Bouvier tout au long de son séjour au Japon<sup>2</sup>, une lecture qu'il met d'ailleurs en scène dans sa propre relation de ses faits et gestes et de ses efforts pour comprendre la société japonaise.

Le fait divers, comme les choses vues, les anecdotes, les proverbes, relève de ces formes de discours élémentaires dans lesquels André Jolles voyait des « formes simples » (Jolles, 1930), et qu'on retrouve en très grand nombre dans les récits de voyage : il n'est donc pas étonnant que Nicolas Bouvier y ait recours à de nombreuses reprises. Étroitement associé au réel dont il dit des particularités mémorables, le fait divers s'en détache aussi en tant que forme signifiante, certes intégrée au monde des médias, mais également susceptible de s'autonomiser en tant que « structure fermée » (Barthes, 1964 : 189), apte à dire le monde : collecter les faits divers, comme le fait Bouvier, c'est donc ouvrir autant de petites fenêtres sur ce « pays extrême » qu'est pour lui le Japon (Bouvier, 1967 : 186).

On s'intéressera aux différentes façons dont Nicolas Bouvier intègre ce micro-matériau narratif et le fait signifier dans un livre, *Chronique japonaise*, qui connut un développement complexe au fil de ses éditions successives : d'abord conçu comme récit abondamment illustré<sup>3</sup> répondant à une commande éditoriale sous le titre *Japon* (Bouvier, 1967), le texte de Bouvier est ensuite amputé de toute cette riche iconographie pour se voir adjoindre, dans sa seconde édition et sous le titre *Chronique japonaise* (Bouvier, 1975), des pages de carnet écrites par Bouvier lors de son second séjour au Japon en 1964-66, puis, pour la troisième et dernière édition (Bouvier, 1989), de nouvelles pages rédigées durant son troisième séjour de 1970.

### **1. « Si l'Europe lisait les quotidiens japonais » (Bouvier, 2004 : 557)**

De nombreuses occurrences attestent de la présence de la presse japonaise dans le texte de Bouvier et sont un indice de l'assiduité avec laquelle il la pratique : elle est parfois

---

<sup>1</sup> Que Bouvier orthographie « Raucat » (Bouvier, 2004 : 583).

<sup>2</sup> Adrien Pasquali rappelle que l'intérêt de Bouvier pour la presse japonaise n'est pas uniquement désintéressé (Pasquali, 1996 : 15) : pour financer son séjour, il tente d'y placer des articles, écrits en anglais, et, surtout des photos (Bouvier, 2004 : 591-592). C'est d'ailleurs au Japon que Bouvier deviendra photographe et se découvrira une vocation d'iconographe.

<sup>3</sup> 163 photos (la plupart étant de Nicolas Bouvier lui-même) et illustrations diverses figuraient dans cette première version destinée à la collection « L'Atlas du Voyage » des éditions Rencontre : Nicolas Bouvier, 1967.

nommément citée (le journal *Nichi-Nichi*<sup>4</sup> [*id.* : 557]), la revue *Koron* [*id.* : 559]), le *Japan Time* [*id.* : 643]), ou plus souvent évoquée de manière générique (« les grands quotidiens » [*id.* : 609], « tous les quotidiens » [*id.* : 580], « les journaux de cet été » [*id.* : 635], « le journal du soir » [*id.* : 576]), ou allusive (« les petits échos de l'arrière-pays » [*id.* : 609], « la gazette locale » [*id.* : 647]).

Mais ce ne sont pas seulement les journaux japonais des années 1950 et 1960 qui apparaissent au lecteur, c'est la manière dont Bouvier les lit et les commente. Il est d'ailleurs significatif que le chapitre XIV, qui relate la toute première arrivée de Bouvier à Tokyo et sa longue déambulation dans les rues de la ville mette sur le même plan ses faits et gestes et sa lecture du « journal du soir ». On le voit tirer de la lecture des faits divers, où il est question d'évadés « revenus de Russie », de gens qui vivent « d'aubaines, d'astuces, d'escroqueries ingénieuses » (*id.* : 576), comme une forme de révélation d'un Japon insolite, populaire, souterrain. L'adjectif qu'il utilise pour qualifier ces « existences picaresques » suggère que pour Bouvier ces faits divers sont associés à un monde social que seule une certaine forme de littérature<sup>5</sup>, audacieuse, transgressive, est à même de révéler – mais les faits-divers ne sont-ils pas à leur manière de la littérature ? Les commentaires que fait Bouvier témoignent aussi de l'intérêt qu'il accorde à ce qui, traditionnellement, dans la presse, est jugé sans importance. Outre les faits divers il y a dans son texte toute une énumération des informations banales donc précieuses qu'apportent les journaux : les petites annonces des écoliers japonais en quête d'échange de timbres ou de *pen-friends*, mais aussi toute la chronique de l'économie qu'on peut lire à travers les fluctuations des cours, qui montre à quel point le peuple japonais vit en relation étroite avec le cycle des prix du riz, et comment toutes ces bonnes nouvelles du « miracle économique japonais » sont une façon pour un peuple de se dire à lui-même ses espoirs. En somme, c'est toute une chronique du Japon qui se raconte jour après jour dans les journaux, y compris dans les rubriques de la météo, inquiétante lorsqu'il est question de la radioactivité de la pluie, consécutive à un essai nucléaire en Sibérie, ou de la menace des typhons aux « gracieux noms de femme » (*id.* : 580). Il y a aussi les mises en garde sur les secousses sismiques, et il est très intéressant de voir comment Bouvier fait précéder dans son texte le récit de sa propre expérience en la matière par les descriptions circonstanciées qu'en donnent les journaux, comme si le dit de la presse pré-formulait le ressenti du voyageur, par

---

<sup>4</sup> Le titre complet est : *Tokyo Nichi-Nichi Shimbun*.

<sup>5</sup> Il faut rappeler ici l'ancienne et persistante fascination de Bouvier pour le genre picaresque, au dire de Jacques Meunier, qui rapporte que Bouvier projetait, un temps, une thèse sur une étude comparée de *Moll Flanders* et *Manon Lescaut* (Jacques Meunier, 1985). Nicolas Bouvier revient lui-même sur ces deux romans dans *Routes et déroutes* (Bouvier, 2004 [1992] : 1286-1287).

exemple à travers un ensemble de signes relié à une échelle de valeurs lui permettant d'objectiver l'intensité de ce qu'il ressent, et qui lui fait reconnaître un séisme de force 3 à la vue de « poissons rouges projetés hors de leur bassin qui agonisent en silence sur l'herbe verte » (*id.* : 581).

Mais ce n'est pas seulement le portrait de Bouvier en lecteur de journaux que nous propose *Chronique japonaise*. L'originalité de Bouvier tient aussi à ce qu'il entremêle dans son récit sa quête des êtres au discours de la presse, comme on le voit dans sa longue description du quartier d'Araki-Cho, lorsqu'il raconte qu'il lit ce qu'est en train de lire sur son journal le « charbonnier assis sur son seuil, une serviette autour de la tête » (*id.* : 591). Le titre de l'article : « Pourquoi n'avons-nous pas d'écureuils à Tokyo ? » (*ibid.*) lui fait penser, par association d'idée, aux cigales et aux grillons que des vendeurs ambulants vendent enfermés dans de petites cages d'osier, ce qui déclenche la réminiscence d'un vieux refrain japonais « qu'on chante encore dans le Kansai » (*ibid.*). C'est dans ce genre de notation qu'on comprend comment Bouvier réussit à créer à la fois une forte impression de familiarité avec le réel (que seuls les détails sont en mesure de transmettre) en même temps qu'une sensation de dépaysement extrême, par où la poésie du Japon vous submerge : il n'est pas indifférent de noter que le refrain en question, traduit par Bouvier (« Le grillon pleure avec ses ailes. La cigale pleure avec son ventre, mais moi, plus avisé, je viens pleurer sur ta poitrine. » [*ibid.*]), conjoint à la fois lyrisme et tradition populaire, et qu'il apparaît dans le texte à l'issue d'un complexe emboîtement de situations : au prosaïsme du charbonnier assis sur son seuil avec sa serviette autour de la tête succède le prosaïsme de ce qu'il fait (il lit le journal), le prosaïsme de ce que fait Bouvier lui-même (il lit derrière son dos) et le prosaïsme même de ce qui est lu (l'article sur les écureuils). Et on notera qu'à ce double regard rapporté dans cette scène s'ajoute le regard rétrospectif de Bouvier narrateur de cette séquence : on est bien là en présence d'un dispositif optique où tout s'organise autour d'un visage penché sur la page d'un journal, et qui n'est pas sans faire penser aux ingénieux procédés « scopiques » qu'on trouve dans les romans. Dans l'usage qu'en fait Bouvier, le journal n'est pas seulement ce médium pourvoyeur d'informations, il est aussi inducteur, générant associations d'idées et réminiscences au terme desquelles le voyageur se trouve connecté, non moins qu'au pays réel, à un Japon intérieur.

Mais on pourrait retrouver ce potentiel poétique dans tout ce qui est imprimé. Il y a, dans celles des pages de *Chronique Japonaise* qui relate la toute première prise de contact de Bouvier avec Tokyo, une forme de contemplation enthousiaste du décor urbain qui n'est pas sans faire penser à la déambulation parisienne décrite dans le poème « Zone », où Apollinaire

associe la « poésie » des catalogues, affiches et prospectus à la « prose » des journaux, aux livraisons « pleines d'aventures policières » (Apollinaire, 1913). D'où l'espèce de ferveur fascinée du voyageur envers tout ce par quoi de l'imprimé s'affiche dans les lieux ou les objets banals de la vie quotidienne, comme ces paquets de cigarette qui « s'appelaient 'Peace', 'Love', 'Sincérité', 'Perle', 'Vie nouvelle' » (Bouvier, 576), ou encore les bars, tea-rooms, snacks ou boutiques portant des noms de poètes européens, et qui déclenche ce commentaire laconique : « On a des goûts relevés, ici » (*id.* : 575).

## **2. Le Japon au prisme des faits divers**

L'importance qu'accorde Bouvier aux faits divers de la presse japonaise se révèle dans sa manière de les rapporter et de les faire signifier dans son propre récit. Le procédé le plus direct consiste dans la citation pure et simple, signalée par le recours aux italiques, comme on le voit dans les deux faits divers qu'il traduit du japonais et qu'il cite au début de la relation de son excursion au village de Tsukimura, une sorte de Japon profond situé au centre de l'île de Honshū :

- « *Un charmeur de rats fait fortune dans la province de Niigata.* »

- « *Huit fermiers du Hokkaïdo qui avaient semé avant les dernières gelées se sont suicidés en buvant de l'herbicide.* » (*id.* : 609)

Comme on le voit, ces deux citations présentent en français les caractéristiques typiques du fait divers comme récit relaté par un « hétéro-énonciateur » effacé (Petitjean, 1987 : 74), elles sont de plus reliées l'une à l'autre, dans le texte de Bouvier, par la mention « ou encore » qui a pour but de signaler que ces deux faits divers sont à associer d'un point de vue paradigmatique : ils sont à contextualiser à l'intérieur d'un récit plus vaste et qui serait résumable sous une formulation du type « Heurs et malheurs des riziculteurs japonais ». La bonne fortune du charmeur de rats est à mettre en relation avec les inquiétudes des riziculteurs de Niigata (région du Japon bien connue pour son importante production rizicole) au sujet de la bonne conservation de leur récolte ; de leur côté, le sort tragique des huit fermiers de Hokkaïdo témoignent de la détresse de ceux qui, eux, ont perdu leur récolte à cause du gel. De fait, Bouvier ne se contente pas de rapporter ces faits divers, il les fait fonctionner de manière argumentative, pour montrer qu'ils sont révélateurs de l'attitude ambivalente de la société citadine à l'égard du paysan japonais, qui fait si peu ou si mal « parler de lui » : quand la récolte de riz est exceptionnelle, note Bouvier, « les grands quotidiens le baptisent 'Père de la nation' et le font passer à la une » (Bouvier, 2004 : 609). Mais cela ne dure pas et « il retourne en troisième page où il faut éplucher les petits échos de l'arrière-pays pour y trouver de ses

nouvelles » (*ibid.*). Le commentaire ironique que le suicide à l'herbicide déclenche dans le texte – « C'est moins cher que le gaz » (*ibid.*) - signale, à travers l'humour noir de la comparaison interculturelle (le suicide au gaz renvoyant par métonymie à des événements du même type en Europe), l'empathie d'un Bouvier envers les pauvres gens qui, ici comme ailleurs, ne trouvent d'autre issue à leurs soucis que dans la mort volontaire.

C'est que le fait divers est la seule source permettant d'accéder à ce qui est tu, ou caché, dans le monde social ordinaire. Au Japon, pays d'extrême civilité, existe une violence sourde, en particulier chez la jeunesse, qui ne se manifeste que lors d'explosions soudaines, particulièrement spectaculaires, dont seuls rendent compte les journaux. Cette information, et sa source, Nicolas Bouvier la transmet à deux reprises dans son récit, mais en l'intégrant dans le champ de ses propres observations, lors de son voyage de 1966 dans le nord du Japon, à Hokkaïdo, de sorte que les faits divers n'apparaissent dans son texte que comme une forme de confirmation d'une intuition personnelle. Par exemple lorsqu'il évoque « ces exécutions de préau qui dégénèrent en meurtres », dont il note qu'il en a relevé « une demi-douzaine dans les journaux de cet été » (Bouvier, 2004 : 635) : cela fait suite à l'observation attentive du comportement collectif de groupes de jeunes gens lors de leur migration estivale vers Hokkaïdo, garçons d'un côté, filles de l'autre, et qui inspire à Bouvier toute une réflexion sur les ravages déclenchés par la séparation des sexes, lorsque celle-ci s'accompagne de la répression des pulsions due à l'éducation, et qui peuvent pousser les garçons particulièrement inhibés « ou secrètement violents » à « corriger un copain poule mouillée si vigoureusement qu'il ne s'en relève plus » (*id.* : 634). Plus loin – Bouvier se trouve alors un peu plus au nord, à Hokkaïdo, dans une auberge - il observe le *shadow-boxing* auquel se livre un jeune garçon de 13 ans, et le spectacle de « cette face aux narines pincées » avec « le jeu brusque et rompu des coudes, les cris sourds dont il accompagne chaque détente » (*id.* : 643) lui apparaît plus qu'inquiétant. Suit alors une longue citation en italiques du quotidien *Japan Time* de décembre 1964 énumérant les statistiques des « agressions ou autres violences commises par des élèves du degré primaire, secondaire ou supérieur contre leurs professeurs au cours de l'année écoulée » (*ibid.*). L'insertion de la citation permet d'instaurer dans le texte de Bouvier une sorte de dialogisme par lequel le discours de la presse entre en résonance avec la conviction du narrateur, pour qui la « culture martiale » du Japon apparaît comme une donnée fondamentale de ce pays.

### **3. Le fait divers comme modèle narratif**



Est-ce en raison de son économie formelle, faite de complétude et de concision, que le fait divers exerce une sorte d'attraction sur la façon d'écrire de Bouvier ? Toujours est-il qu'on constate que nombre de ses notations – et on sait à quel point la notation constitue l'essence même de l'écriture viatique – s'organisent comme des faits divers. Prenons le constat, fait à plusieurs reprises par Bouvier, de la violence extrême qui peut saisir au Japon des êtres apparemment placides : c'est parfois ce qui arrive aux paisibles policiers du quartier d'Araki-Cho, à Tokyo, où Bouvier s'est installé en octobre 1955, et qui, sous l'effet du climat - la lourde moiteur de la *nyubaï*, la mousson de juin – en arrivent à tomber dans une folie furieuse. Voici comment Bouvier relate la chose : « Les trois flics de notre poste – ces paisibles joueurs de go - ont l'autre soir si bien corrigé une putain qui les insultait qu'elle en est morte et qu'on les a mutés après quelques explications embarrassées » (*id.* : 586). Si l'on enlève de ce micro-récit sa trace énonciative (perceptible à travers le possessif « notre » et la coloration affective apportée par le commentaire entre tirets) ainsi que ses trouvailles euphémisantes, on retrouve le schéma d'un fait divers classique. De fait, Bouvier ajoute immédiatement après : « J'ai trouvé ça tout par hasard dans le journal, car je suis bien le dernier ici auquel on aurait rapporté cette histoire » (*id.* : 586-87), preuve et de la proximité de la source (le journal) et de l'attractivité du modèle (le fait divers comme micro-récit formaté). Nulle part mieux que dans cet exemple, me semble-t-il, on se rend compte à quel point ces éléments informatifs de la presse quotidienne, généralement négligés et méprisés par les intellectuels (on se souvient du sens que prennent pour Bourdieu les faits divers à la télévision [Bourdieu,1996]), sont une nourriture essentielle pour Bouvier car ils lui permettent d'accéder à l'intimité d'un quartier, à ce que les Japonais ne confieront jamais à un étranger – même s'il est de ceux qui, comme Bouvier, se sont faits tout petits pour mieux se fondre dans le décor.

On pourrait trouver dans *Chronique japonaise* bien d'autres manifestations de ce mimétisme narratif. Soit la mort d'un célèbre catcheur coréen du Japon des années 1950, telle qu'un fait divers « standard » pourrait la relater, suivant un modèle focalisé sur la victime et sur le lieu : « Le célèbre catcheur Rikidosan a été retrouvé mort, poignardé dans les toilettes d'une boîte de nuit ». Comparons-le à la formulation choisie par Bouvier :

Même Rikidosan, l'idole du catch dont on trouvait jadis le portrait partout, était mort au sommet d'une éblouissante carrière de truand, poignardé dans les toilettes d'une boîte de nuit qui lui appartenait. Deux ministres en exercice avaient suivi le cercueil de cet ami, si utile. (*id.* : 592)

Supprimons les expansions et l'orientation temporelle (l'imparfait témoigne ici d'une forme de retour en arrière sur une époque révolue que l'on cherche à faire revivre une dernière fois, dans cette histoire accélérée où Bouvier ne retrouve plus en 1964 le Japon qu'il avait découvert durant l'année 1955-56), ôtons également le commentaire (« si utile ») et peut-être aussi l'adjonction des « deux ministres en exercice » - on retrouverait très exactement la charpente du fait divers.

L'attraction qu'exerce le modèle stylistique du fait divers sur la notation de voyage transparait jusque dans le poème inséré au chapitre XVIII, intitulé significativement « Emploi du temps » (*id.* : 605), et qui constitue comme une chronique en miniature des journées d'été passée au Japon : le début du poème (« C'est l'été le plus chaud du siècle / le jour le plus chaud de l'été ») pourrait être la reprise d'une de ces informations de presse en moins d'une ligne, typique de la rubrique des faits divers, et seuls les deux vers suivants (« les ouvrières ont la nuque rasée / et des éventails en papier ») viennent ajouter à cette « fonction » de base deux informations indicielles, selon la terminologie jadis utilisée par Barthes (Barthes, 1981 : 8 et suiv.). Voilà donc un « bon début », pour reprendre une formule affectionnée par Bouvier (Bouvier, 2004 : 535, Bouvier, 2014 : 10) : de fait, une fois cela noté, le reste du poème peut s'ouvrir, telle une fleur en papier qui se déploie, et l'on retrouve là le pouvoir inducteur de cette forme minimaliste qu'est le fait divers.

#### **4. Raconter par innutrition**

On a vu jusqu'à présent comment le fait divers s'intégrait dans le récit de Bouvier, soit par citation, soit par imitation. Mais il existe tout un passage de *Chronique japonaise* où le fait divers se trouve à ce point absorbé par le texte de Bouvier qu'il en vient à coïncider absolument avec la relation d'un événement pourtant strictement personnel. Il s'agit du chapitre XXIII, qui relate le long voyage en bus qui conduit Bouvier jusqu'au cap Erimo, à la pointe sud-est de l'île d'Hokkaido. Est-ce parce qu'il n'y a strictement rien à voir au cap Erimo, sinon beaucoup de brouillard, du vent et des prés « d'un vert incomparable » où de gros chevaux noirs broutent l'herbe rase « avec ivresse » (Bouvier, 2004 : 646, 648) ? Est-ce parce que ce rien répond parfaitement à une mélancolique aspiration du voyageur au vide et au nu ? Ou à cause des conditions d'inconfort de cet interminable voyage en bus où les passagers « dorment dans des postures de supplicié » (*id.* : 647) ? Ou parce que la mémoire corporelle de Bouvier lui rappelle tant de voyages semblables accomplis dans les mêmes bus, avec « le ceinturon trop serré de la receveuse qui lui fait bomber le ventre », « ses coups de sifflet pour aider à la manœuvre », « la rose de plastique dans un vase au-dessus du

conducteur, le micro qui merdoie un peu et qu'on tapote sans succès pour le faire taire » (*ibid.*), et toutes ces choses devenues tellement familières qu'elles lui inspirent un sentiment rassurant de profonde intimité, au point de ressentir une forme de bien-être régressif, « comme dans le ventre de sa mère, plus secoué seulement... » (*ibid.*) ? Toujours est-il que ce voyage au cap Erimo inspire à Bouvier un très curieux récit, qui a pour effet de dépersonnaliser l'expérience vécue (le « je » s'efface le plus souvent derrière un « on » ou un « vous » indéfini) et de la dé-temporaliser, grâce à une alternance de récit singulatif et de récit itératif<sup>6</sup>. Plusieurs voyages co-présents par la mémoire se superposent en effet à celui du cap Erimo, tous semblables par ce qui revient à l'identique dans ce type de transport, non seulement l'inconfort, la somnolence, l'ennui, la promiscuité, mais également les risques d'accidents :

[Le bus], cela va partout. Quelquefois même dans le ravin, dans la rivière, au bas de la falaise rongée par les vagues, et (...) alors adieu la vie, ou pis encore, adieu les femmes ou, si c'est la tête qui écope, adieu les problèmes d'hectolitres et les citations qu'on place au bon moment. (*ibid.*)

Il se produit alors dans le récit de Bouvier quelque chose d'étonnant ; pour montrer que même cette épreuve peut être considérée comme un bienfait du voyage, il use d'une formulation concessive (« Mais quand même ce malheur vous arriverait, quand même vous ne distingueriez plus le Yin du Yang ni le Fils du Saint-Esprit... ») pour introduire le récit par anticipation de ce qui arriverait à un voyageur victime d'un accident de bus : le personnel de l'hôpital qui « se mettra en quatre », les brancardiers qui « vous feront des papiers pliés en forme d'hirondelle ou de baleine pour vous arracher un sourire », la visite du journaliste local « un ex-officier de la marine impériale peut-être, qui ne sait pas bien manier son flash », puis « dans la gazette locale le sous-titre qui vous concerne (*Destin tragique d'un visiteur étranger*) », et enfin « sur votre lit se poseront des lettres (...) d'écolières désolées, sincères, brûlantes » que le professeur de français « le plus proche viendra sur sa moto vous traduire (...), des lettres telles que le jeune Werther n'en écrivit jamais et telles que vous n'en recevrez jamais plus... » (*ibid.*).

---

<sup>6</sup> Pour une analyse plus fine du dispositif narratif adopté par Bouvier, je renvoie à mon article « Objectiver l'intime : éléments pour une poétique du moins chez Nicolas Bouvier » (Louÿs, 2011 : 494-497).

Par cet étonnant récit itératif au futur<sup>7</sup>, Bouvier fait vivre à son lecteur ce qui ne manquerait pas de lui arriver s'il se retrouvait dans la situation décrite par son texte, avec force détails – toutes ces marques extraordinaires de sollicitude à l'égard de l'infortuné visiteur étranger – qui semblent s'appuyer sur une expérience vécue : en particulier, l'anecdote des lettres d'écolières inoubliables<sup>8</sup> traduites par le professeur de français venu « sur sa moto » semble transmettre un souvenir vécu, une expérience authentique ... Mais Bouvier s'est-il lui-même retrouvé dans cette situation du visiteur étranger sur un lit d'hôpital croyant dire adieu « aux problèmes d'hectolitres » ? Ou n'est-ce pas plutôt par affabulation qu'il s'approprie l'histoire d'un autre voyageur étranger dont il aurait lu le récit sous forme de fait divers dans une « gazette locale » ? Nulle part, en effet, ni dans *Chronique japonaise*, ni dans la correspondance de Nicolas Bouvier relative à ses séjours au Japon (Bouvier, Vernet, 2010) on ne trouve trace d'un accident de ce type qui lui serait arrivé. Il faut donc conclure que Bouvier s'est complètement approprié le fait divers en question (qu'il a d'ailleurs peut-être inventé), mais de telle manière que celui-ci est totalement absorbé, « ingéré » par son texte, au point que l'histoire de l'infortuné voyageur étranger donne l'impression d'avoir été vécue par Bouvier lui-même, lequel entreprend à son tour de la faire vivre par procuration à son lecteur. On retiendra du même coup que, par sa plasticité, le fait divers devient entre les mains du voyageur un matériau qui s'altère, perd sa signification première (une histoire isolée qui ne concerne qu'un voyageur singulier) pour acquérir un sens universalisé, par où il devient, littéralement, un mythe.

On pourrait voir dans cette absorption du fait divers par le récit viatique une manière originale de configurer l'expérience vécue, à mi-chemin entre le récit référentiel et le récit fictionnel. Ou tout simplement une pratique littéraire très ancienne, consistant à nourrir son texte d'éléments empruntés, mais de telle sorte qu'en se les appropriant on se les assimile complètement. C'est ainsi, par le biais de la métaphore de « l'innutrition », qu'Emile Faguet (Faguet, 1894) caractérisait la doctrine de l'imitation exposée par Du Bellay dans sa *Défense et illustration de la langue française*, et l'on sait le succès de cette métaphore par la suite dans l'histoire littéraire, aujourd'hui encore régulièrement interrogée pour éclairer la complexité de ce qui réunit le singulier et l'autre dans la création littéraire (Trotot, 2016). L'« ingestion »

---

<sup>7</sup> Gérard Genette remarquait que les « relations de fréquence » dans le récit constituent « un des aspects essentiels de la temporalité narrative » (Genette, 1972 : 145).

<sup>8</sup> Et dont Bouvier cite un échantillon : « Je suis seule dans la ferme, je pense à votre mère. Les cerisiers ont déjà fleuri ; les pruniers pas encore. Rattachez-vous aux ancêtres, aux saisons, et vous reprendrez courage. » (Bouvier, 2004 : 647) – la citation ayant, comme on sait, la fonction d'accréditer l'authenticité de ce dont elle parle.

du fait divers est donc à appréhender dans une perspective plus large. Adrien Pasquali notait que Nicolas Bouvier, lors de la seconde édition de son livre, en avait emprunté le titre aux *Nihongi*, un des deux ouvrages sacrés rassemblant les anciens mythes nationaux du Japon (Bouvier, 2004 : 503), dont la traduction en français est précisément « chroniques japonaises » (au pluriel). Il commentait ainsi ce choix :

Le livre même de Bouvier peut alors être tenu pour la reformulation moderne de ce livre sacré et insérer une destinée individuelle, contemporaine, dans une filiation aussi prestigieuse que rare. (...) C'est moins à une désacralisation du texte japonais qu'invite Bouvier, qu'à la consécration d'une parole individuelle et nouvelle (...). (Pasquali, 1996 : 34).

Raconter par innutrition, comme le fait Bouvier, n'est-ce pas la meilleure façon de découvrir et de transmettre *son* Japon ?

## Bibliographie

- APOLLINAIRE, Guillaume (1913). *Alcools*. Paris : Mercure de France.
- BARTHES, Roland (1981 [1966]). « Introduction à l'analyse structurale des récits », dans *L'analyse structurale du récit*, 7-33. Paris : éd. du Seuil.
- BARTHES, Roland (1964). « Structure du fait divers », dans *Essais critiques*. Paris : Seuil.
- BOURDIEU, Pierre (1996). *Sur la télévision*. Paris : Raison d'agir Éditions.
- BOUVIER, Nicolas (2004 [1989]). *Chronique japonaise*, dans Nicolas Bouvier, *Œuvres*, 495-671. Paris : Gallimard.
- BOUVIER, Nicolas (1967). *Japon*. Lausanne : éd. Rencontre.
- BOUVIER, Nicolas (2004 [1992]). *Routes et déroutes*, dans Nicolas Bouvier, *Œuvres*, 1249-1388. Paris : Gallimard.
- BOUVIER, Nicolas (2004 [1981]). *Le Poisson-Scorpion*, dans Nicolas Bouvier, *Œuvres*, 721-818. Paris : Gallimard.
- BOUVIER, Nicolas, (2014 [1985, 1963]). *L'usage du monde*. Paris : La Découverte.
- BOUVIER, Nicolas & VERNET, Thierry (2010). *Correspondance des routes croisées*. Carouge-Genève : éd. Zoé.
- JOLLES, André (1972 [1930]). *Formes simples (Einfache Formen, Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorable, Märchen, Witz)*. Paris : éd. du Seuil.
- FAGUET, Émile (1894). *Seizième siècle. Etudes littéraires*. Paris : Oudin, Lecène et C<sup>ie</sup> éditeurs. Accessible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k220559j.image> [consulté le 27/08/18]
- GENETTE, Gérard (1972). *Figures III*. Paris : éd. du Seuil.
- LOUÏS, Gilles (2011). « Objectiver l'intime. Eléments pour une poétique du moins chez Nicolas Bouvier », dans *Poétique*, n°168 : 493-502. Paris : éd. du Seuil.
- MEUNIER, Jacques (1985). « Un art singulier du voyage », dans journal *Le Monde*. Paris : 20/12/85.
- PASQUALI, Adrien (1996). *Nicolas Bouvier. Un galet dans le torrent du monde*. Carouge-Genève : éd. Zoé.
- PETITJEAN, André (1987). « Les faits divers : polyphonie énonciative et hétérogénéité textuelle » dans *Langue française*, n°74, *La typologie des discours* : 73-96. Paris : Larousse. Accessible en ligne : [https://www.persee.fr/doc/lfr\\_0023-8368\\_1987\\_num\\_74\\_1\\_6436](https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1987_num_74_1_6436) [consulté le 27/08/18]
- RAUCAT, Thomas (1924). *L'honorable partie de campagne*. Paris : Gallimard.
- TROTOT, Caroline. « Innutrition et incorporation, un parcours du comparant à partir de la *Deffence* : la littérature entre singularité et imitation ». Université Paris Est - Marne-la-Vallée : 16/09/16. En ligne : <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/le-retour-du-comparant-06-09-16-092919-partie-25/> [consulté le 29/08/18]